

responsable des maux qui pèsent sur l'Italie.

Et la haine, ô prodige, se transforma aussitôt en sympathie ! Il ajoute qu'il avait décidé d'aller tout raconter à la police et de se mettre sous sa protection contre la vengeance de la secte ; puis, qu'il avait résolu de se suicider ; enfin, que n'ayant eu le courage de faire ni l'un ni l'autre, et craignant à chaque instant d'être assassiné par les siens, il chercha à se faire mettre en prison. Pour cela, il choisit le moyen de lancer des projectiles aux députés "qui sont la véritable et unique cause de la misère qui règne en Italie."

Et maintenant si je devais vous parler des bandes de brigands et des assassinats ayant un peu d'éclat, qui se commettent presque chaque jour, vous devriez me consacrer une autre colonne du journal pour en faire la simple énumération. Croyez que je n'exagère pas.

Une bande de brigands, composée de treize individus, à la tête de laquelle se trouve le fameux bandit Giordano, bat la campagne du côté de Frosinone et de Veroli, dans la province de Rome. Les habitants de la contrée sont dans la consternation : les carabiniers et la troupe envoyés à la chasse des brigands sont impuissants à les rassurer. On craint chaque jour que les brigands ne capturent quelques-uns des gros propriétaires de l'endroit. Ce que je vous dis pour Frosinone est vrai pour plusieurs provinces méridionales, où les bandes commencent à se former. Les journaux ne s'en occupent pas : ils y sont tellement habitués !

Il faut que je m'arrête, et je me réserve, d'ailleurs, de vous envoyer bientôt une lettre détaillée sur le brigandage en Italie.

GIORGIO.

27 ANS ENCHAÎNÉ

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, de cet aliéné que son frère a tenu 27 ans séquestré, dans le comté de Berks, Etat de Pennsylvanie. Voici de nouveaux détails à ce sujet transmis de Reading :

On a rarement vu en cet Etat chose plus triste que la conduite dans l'asile du comté d'un homme de 55 ans, nommé Benjamin Zechler. Il avait pour tout vêtement un jupon de femme, et de sa jambe droite pendait une chaîne rouillée. Cet homme était resté enchaîné et enfermé dans un cabanon pendant 27 ans. Ces jours derniers, les directeurs des pauvres du comté de Berks ont été informés que le nommé Zechler, lunatique, était tenu enfermé par son frère dans une cabane repoussante de saleté, et soumis aux traitements les plus brutaux. En conséquence, un des directeurs des pauvres, accompagné d'un employé de l'asile et d'un juge de paix, s'est transporté dans le nord du comté de Berks pour faire une investigation. On les a guidés dans une région sauvage et désolée des montagnes Bleues, township d'Albany. Sur la propriété de Joseph Zechler, frère de l'aliéné, ils ont trouvé un petit bâtiment construit de fortes solives et n'ayant qu'une chambre. La porte d'entrée était étroite et fermée du dehors par une barre massive de chêne. Sous cette tanière était bâtie dans le roc une cheminée grossière, dans laquelle on faisait quelquefois du feu, afin que la chaleur pût pénétrer, à travers les crevasses du plancher, dans la cabane du prisonnier.

Les fonctionnaires ont été conduits au donjon par le frère de l'aliéné. Celui-ci, en entendant approcher des pas, s'est mis à frapper furieusement avec les points les parois de sa prison. La barre de la porte ayant été enlevée, on a vu un vieillard accroupi sur un lit d'ordures. Sa barbe, grise et hérissée, lui descendait jusqu'aux cuisses. Son corps nu était noir de saleté. Ses yeux brillaient comme ceux d'une bête fauve, et ses lèvres retroussées découvraient des dents noires serrées les unes contre les autres. Sur le plancher traînait une lourde chaîne dont un bout était attaché à une des jambes du maniaque nu. Sa longue détention l'avait rendu plus vi-

cieux qu'un bouledogue. Il était sauvage et violent. Les visiteurs ont essayé de le prendre par la douceur, mais autant eut valu essayer de calmer une hyène furieuse. Il vociférait sans discontinuer des jurons et des mots inintelligibles, et de ses poings noirs et osseux il frappait le plancher de sa prison. Les fonctionnaires se sont jetés ensemble sur lui avec la rapidité de l'éclair, et en rien de temps il a été terrassé et pourvu de menottes.

La chaîne était tellement rouillée qu'il a fallu la briser à coups de marteau. Le cercle de fer qui lui entourait la cheville a été scié par le forgeron de l'asile, après l'arrivée dans cette institution. En sortant de son donjon, l'infortuné a paru comme transporté dans un autre monde. Il y avait vingt-sept ans qu'il n'avait vu le soleil, qu'il était sans vêtements et qu'il n'avait pas été lavé ni rasé. Son frère dit qu'il lui donnait des aliments en abondance, en les jetant dans sa cellule comme à un animal.

Les murailles étaient noires d'ordures, et du plafond pendaient des toiles d'araignées et des nids de chauve-souris. Il n'y avait presque pas de ventilation, et la puanteur était insupportable.

On a essayé d'obtenir du pauvre diable qu'il racontât son histoire, mais sa raison est totalement éclipse, et il tient plus de la brute que de l'homme.

Il y a trente ans, c'était un jeune homme vigoureux et intelligent. Un jour de forte chaleur, il plongeait tout suant dans un ruisseau glacé de la montagne. Après ce bain, son esprit se détraqua petit à petit.

A l'époque de la mort de son père, il était complètement fou. Son frère, à qui il répugnait de le mettre dans un asile d'aliénés, résolut de le garder jusqu'à sa mort qui, pensait-il, ne tarderait pas. Mais Benjamin a continué à vivre et a fini par devenir si violent, que son frère Joseph a construit la cabane dans laquelle il l'a tenu enchaîné 27 ans. Le prisonnier a dû endurer des souffrances inimaginables. Ses ongles longs et noirs ressemblaient aux griffes d'un ours. Ses doigts de pied, unis fermement ensemble par une épaisse couche d'ordure, avait l'aspect des pattes d'un animal. Arrivé à l'asile, il a été lavé à fond, mais il faudra des semaines pour bien le nettoyer. Sa longue barbe et ses cheveux ont été coupés, mais il a fallu l'attacher solidement pour cette opération.

Les médecins croient qu'il n'est pas impossible qu'il recouvre la raison, et comme il lui revient une somme considérable de l'héritage paternel, les soins ne lui manqueront pas.

On lit dans une correspondance européenne :

La vérité est que les gouvernements n'ont pas été sincères à l'égard du Saint-Siège ; on voulait tout obtenir et ne rien accorder. En Allemagne, on voulait séparer le parti du centre du Saint-Siège et les populations catholiques du parti du centre—en Belgique, on voulait jeter la division entre le Pape et les évêques—en France, on aurait voulu diviser les congrégations entre elles, pour séparer ensuite le Saint-Siège des congrégations, et les congrégations de l'épiscopat. Ce plan perfide n'a pas échappé à l'esprit pénétrant de Léon XIII ; ce Pape si conciliant est aujourd'hui obligé de se tenir sur la défensive, malgré son vif désir d'aller au devant des gouvernements et des peuples. Si les gouvernements avaient montré un peu de bonne volonté, ce Pape serait parvenu à rendre la paix aux consciences dans tous les pays du monde. Les gouvernements ne l'ont pas voulu ; ils se sont armés de prétentions inacceptables, et, devant ces prétentions, le Pontife suprême a dû penser à sauvegarder la dignité de la tiare, qui est l'au-dessus de toutes les couronnes, et—n'en déplaît à nos démagogues—bien au-dessus du bonnet hygien.

—M. Beaudet, M. P. P., a obtenu une concession de 10,000 acres de terre dans le Saguenay, où il doit établir une colonie canadienne-française.

UN ROI ET UNE REINE

HOULGATE, 4 août.

Je viens de voir un vrai roi, une vraie reine, d'autant plus authentiques qu'ils sont dépouillés de tout l'apparat des cours et qu'aucun élément factice n'entre plus dans leur grandeur. Ils ne m'en ont pas paru diminués, tout au contraire ! Le malheur noblement supporté fait un piédestal plus élevé qu'un trône, et la dignité morale couronne plus majestueusement un front que le diadème !

C'est à Houlgate, sur un petit coin de plage normande, que j'ai rencontré ce simple et imposant spectacle, et j'en ai ressenti une impression si vive que je voudrais essayer de la communiquer au lecteur.

Vous connaissez ce charmant bosquet de verdure étagé devant la mer qui s'appelle Houlgate-Beuzeval. De même qu'elle a deux noms, la commune se partage en deux groupes presque opposés : ici les républicains, dont les habitations occupent naturellement la montagne, avec MM. Foucher de Careil, Laurent Pichat, Hovelacque, Deschanel ; un peu plus bas, les autres, dont les chalets élégants cachent dans le feuillage les noms de Ludre et de Beauvau, de Briey et de Crisenoy, d'Aulan et de Rivière, de Coisnard et de Goselin, pour n'en citer que quelques-uns ; et entre les deux, dans une situation effacée, avec son architecture indécise, le chalet Fourtou, qui regarde mélancoliquement les flots.

Dimanche avait lieu la bénédiction d'une barque de pêcheur, et ces petites solennités sont toujours un événement pour les désœuvrés de la plage. Ce qui ajoutait à l'attrait de la cérémonie, c'est que le roi et la reine de Naples, en villégiature à Houlgate, avaient accepté, avec une grâce vraiment touchante, de servir de parrain et de marraine au pauvre pêcheur. L'infortune a de ces délicatesses. Aussi les curieux ne manquaient ils pas sur le sable. La barque était toute pavisée, et au sommet du mât flottaient les pavillons d'Autriche et d'Espagne, unis aux couleurs siciliennes que le héros de Gaète a si vaillamment défendues.

A deux heures et demie arrive le vieux curé, avec le simple cortège de son église de campagne. Il a le front chauve, entouré de mèches blanchissantes, et c'est avec une palme verte enlevée à quelque arbuste du rivage qu'il jette poétiquement l'eau bénite à la coquille de noix bercée par l'Océan. A ce moment s'avancent, pour répondre aux prières, le parrain et la marraine, et tous les regards se tournent vers eux.

Le roi François II est tête nue. Il a le type bourbonnien très prononcé. La taille est assez haute, la démarche aisée, la physionomie à la fois grave et douce. On sent que la bonté domine dans cette nature, où la fatalité des événements a voilé le sourire. Le sommet du front se dégarnit, bien que les cheveux soient encore noirs, et la barbe grisonnante achève, par sa disposition particulière, de donner au visage une certaine ressemblance avec la figure traditionnelle d'Henri IV.

La reine Marie, qui n'a guère que trente-six ans, paraît plus jeune encore. L'œil est lumineux, le teint clair, la physionomie expressive. Elle est brune, d'une taille souple et élancée, avec une attitude où se mélangent la distinction suprême et la grâce. Elle porte un costume en drap bleu de roi, avec un chapeau noir garni de plume noire, et elle tient à la main un gros bouquet.

Tous les fronts se découvrent par un mouvement de sympathie respectueuse, et j'ai vu l'instant où l'on allait crier avec enthousiasme : Vive le Roi ! comme dédommagement sans doute aux cris moins harmonieux dont le féroce La Vieille et ses honorables frères se disposent à fatiguer les échos de Cherbourg. Mais on s'est contenu, et le vieux prêtre a pu finir avec recueillement la modeste cérémonie. Seulement, à peine achevait-il sa dernière

bénédiction, que de joyeuses détonations éclataient dans l'air, comme pour fêter à la fois le nouvel esquis qui prenait possession de l'onde et la princesse qui lui donnait le royale patronage de son nom.

Le ciel était pur, la mer bleue, l'horizon immense, et, par une sorte de mirage, à la place de ce tableau rustique dans une petite baie normande, je voyais, malgré moi, Naples sous le soleil, avec son golfe enchanteur, ses îles baignées de lumière, les palais, les flottes, la puissance et toute les splendeurs d'un rêve évanoui...

On construit beaucoup à Houlgate, et les maisons à louer ne manquent pas. Mais l'ancien roi de Naples n'est pas riche, et, tandis que les tailleurs en vogue et les quincailliers parvenus étalent leur opulence dans de luxueux chalets, le descendant de Saint-Louis, trop pauvre pour s'accorder une habitation particulière, occupe modestement quelques chambres banales dans un coin d'hôtel !—Il n'a ni baignoire d'argent, ni cuisinier raffiné, ni fringants équipages. Quand il portait la couronne, estimant qu'on est roi pour les autres et non pour soi, il eut la naïveté de prendre aucun souci de sa fortune. On ne le vit acheter ni forêts, ni hôtels, ni chalets ; il ne plaça rien à la caisse d'épargne ou à l'étranger ; de sorte qu'au lendemain de sa chute imméritée, il ne se trouva pas même un gîte où reposer sa tête ! D'autres seront mieux nantis quand ils tomberont du pouvoir, et, pratiquant avec cynisme le conseil du prince de Bismarck : *Beati possidente!* ils se ménagent d'amples consolations pour l'avenir.

Cicéron disait de Verrès : Il est entré pauvre dans une province riche, et il en est sorti riche en la laissant pauvre.—N'est-ce pas la devise de certains gouvernements ?—François II n'a emporté que l'honneur, qui consolait son chevaleresque aïeul dans la tour de Madrid, et qui suffit à dédommager de tout les âmes fières. La vraie dignité est dans l'homme, non dans ce qui l'entoure, et tel proscrit sera toujours plus grand dans l'abandon que son proscrit pour le trône.

Le roi et la reine sont à l'hôtel sous le nom de duc et duchesse de Castro. Ils ne reçoivent personne, en étant néanmoins très touchés du témoignage de déférence que leur donnent les nombreux visiteurs qui viennent s'inscrire à leur porte.

C'est ici que se retrouverait l'auteur des *Rois en exil*, en détaillant d'une plume minutieuse le tableau de cette royale détresse.

On arrive à l'appartement du roi par l'escalier commun où s'entrecroisent les domestiques affairés, les colis qui montent ou descendent, les enfants tapageurs qui courent à la plage ; et au premier, sur une table boiteuse, où quelques bottines languissent près de vaisselle ébréchée, un registriste est ouvert pour recevoir les signatures. C'est là qu'avec une plume d'auberge on s'inscrit chez le petit-fils de Louis XIV. Le nom au-dessous duquel je trace le mien est celui de Mme la comtesse de La Ferronnays, qu'on ne s'étonne pas de trouver fidèle au malheur et à l'exil.

Quel contraste entre les souvenirs éblouissants de la Maison de Bourbon et cette antichambre d'hôtel où les vulgarités de la vie humilient partout le regard ! Sans doute, les rois n'échappent pas plus que les autres hommes aux nécessités prosaïques de l'existence, mais la misère en est dissimulée par les splendeurs des palais, tandis que le cœur saigne de voir la sœur de l'impératrice d'Autriche et son auguste compagnon d'infortune réduits à cette pauvreté navrante !

Mais, d'autre part, de quelle admiration respectueuse n'est-on pas saisi pour la grandeur d'âme capable d'accepter ainsi les déchéances humaines ; de pardonner aux traîtres, aux spoliateurs et aux ingrats ; d'embrasser le renoncement et les devoirs austères, et d'attendre avec une sérénité tranquille, en dehors de toute conspiration comme de toute intrigue, les arrêts mystérieux de la Providence ! Il y a là des vertus sublimes qui rapetissent singulièrement les ambitieux rapaces et les aventu-